Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse

Herausgeber: Aînés

Band: 8 (1978)

Heft: 2

Rubrik: Les souvenirs d'André Chabloz : chez ma grand-mère

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les Souvenirs d'André Chabloz

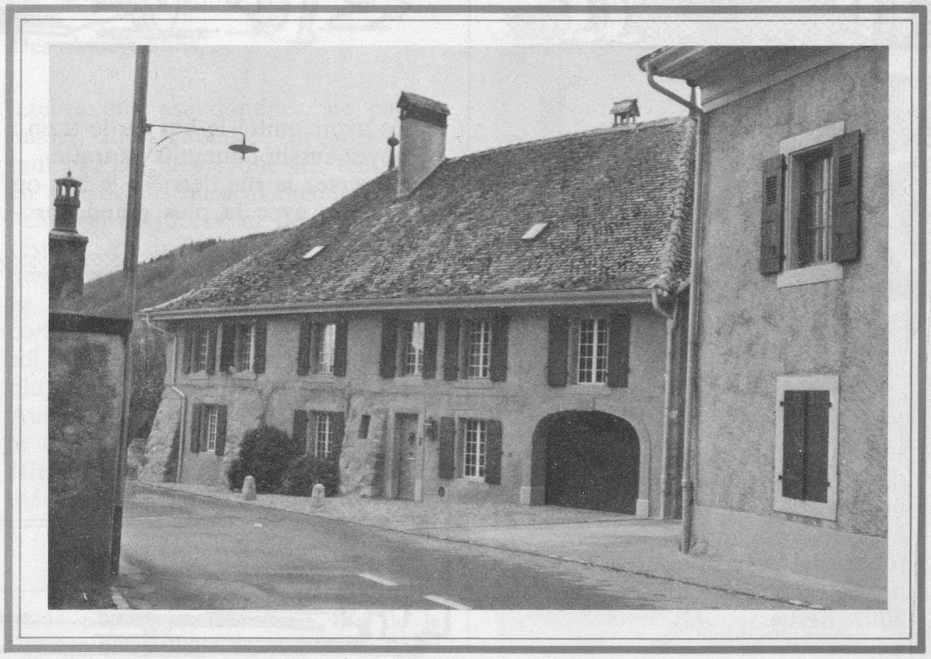
Chez ma grand-mère

Je l'ai bien connue et beaucoup aimée cette petite vieille femme qui m'accueillait avec un étonnement joyeux à chacune de mes visites journalières. Car je me sentais de sa maison et jusqu'à 7 ou 8 ans, je montais chaque jour la rue du village ; je la trouvais soit dans la cour, soit dans son petit jardin qu'une claie séparait du chemin des vignes. Elle y cueillait une salade pommée et des « goûts » pour la soupe : persil et cerfeuil qu'elle appelait des « herbettes ». Elle y cultivait aussi des fleurs tout le long de la barrière, capucines, pensées et violettes ; elle les prenait avec leurs racines pour les mettre dans une assiette qu'elle plaçait ensuite sur la « pierre à eau » de sa cuisine. Et c'était alors un peu de joie près de la fenêtre. Dès le premier printemps, quand les rayons du soleil allongeaient les journées, l'après-midi, elle ouvrait son poulailler et les poules s'égaillaient sur le chemin, à petits pas prudents, picorant et caquetant doucement. Dans l'écurie vivaient deux chèvres que grand-mère trayait une fois par jour, ce qui lui permettait de confectionner des tommes qu'elle mangeait avec le pain que j'allais lui acheter chez Dupuis, le boulanger. Parfois je menais ses chèvres brouter l'herbe du bord du chemin des vignes. Des lapins couraient dans l'écurie où je leur apportais des feuilles de choux, des dents-de-lion, des laiterons dont ils étaient friands et qu'ils grignotaient avec un plaisir vorace.

En avril, elle tapissait de paille fraîche une caisse dans laquelle elle déposait une poule qui gloussait ; pendant trois semaines, elle y couvait 8 à 10 œufs d'où sortaient autant de boules vivantes, jaunes, brunes ou noires, tout de suite piaulantes et gracieuses. Et c'était plaisir de voir l'attendrissement de grand-mère s'attardant à observer les courses-poursuites des poussins quand elle leur lançait dans la cour, une ou deux poignées de riz. Mais gare au matou qui s'approche avec un air d'indifférence auquel il ne faut pas se fier. Vite, il faut conduire la mère poule et sa marmaille à l'abri dans la longue cage préparée à leur intention. Rassurée, grand-mère reprenait alors ses travaux ménagers. Assise sur le banc devant la maison, elle saisit l'une après l'autre trois ou quatre pommes de terre qu'elle fait tourner sous la lame d'un vieux couteau et qu'elle jette, une fois pelées, dans un vieux seau d'eau. Des poules en liberté s'approchent et viennent jusque dans ses jupes ramasser les épluchures ; elles se sauvent à toutes pattes, portant au bec leur butin.

Parfois grand-mère aimait à m'offrir un bon repas, surtout quand l'acacia de la cour était en fleurs ; elle en cueillait deux ou trois grappes odorantes dont elle faisait des beignets qu'elle saupoudrait de cassonade. Car la cuisine était son domaine comme aussi la « chambre à resserrer » où elle tenait des provisions : chapelets d'aulx à la barbe blanche, tresses d'oignons, feuilles de laurier-sauce ou bouquets de romarin. En automne, elle y gardait un sac tout rempli des châtaignes qu'elle avait ramassées dans le pré qu'elle possédait à l'orée des bois, et qu'elle rissolait dans le four de son potager. Dans une petite armoire accrochée au mur, précautionneuse, elle tenait, dans des « bouteilles de pharmacie » du baume tranquille qui supprime les maux les plus divers et de l'huile de Harlem dont elle badigeonnait les plaies et même son front et ses gencives édentées. Mais elle y conservait aussi, dès la vendange, de belles grappes de raisin qu'elle suspendait à des ficelles ; les grains se ridaient : perdant l'eau qu'ils contenaient, ils prenaient alors un goût délicieusement sucré. Au matin du Nouvel An, quand je venais lui souhaiter une bonne année, elle m'en donnait deux grappes que je ne mangeais pas tout de suite.

Elle avait élevé une nombreuse famille que les ans ont dispersée ; mais autrefois, quand toute la tablée était réunie, il ne restait pas de place pour elle ; elle s'installait alors dans la caisse à bois d'où elle dominait tout son monde et restait ainsi toujours prête à intervenir pour mieux servir chacun sans déranger. Elle vivait seule avec grand-père. Devenu hémiplégique, il passe ses journées auprès du fourneau ou sur le banc de la cour ; sa langue paralysée ne lui permet plus de parler clairement et il reste là, songeur, mais participant à la vie de tous. Il me fait parfois de longs discours auxquels je ne comprends rien. Apitoyé et gêné, je m'en vais discrètement. Pour descendre l'escalier, par jeu je me glisse à califourchon sur la barrière, ou bien je franchis deux marches à la fois. Il m'arriva de glisser, la tête la première jusqu'au bas de la rampe, heurtant le sol du front. Grand-mère, qui m'interdisait ce jeu, alertée par mes pleurs, accourut et, rassurée, me gronda sévèrement. « C'est bien ton dam ! » me cria-t-elle. Et je partis, larmoyant et penaud, oubliant de la saluer.

A. C.

Bursins : La maison de mon grand-père.